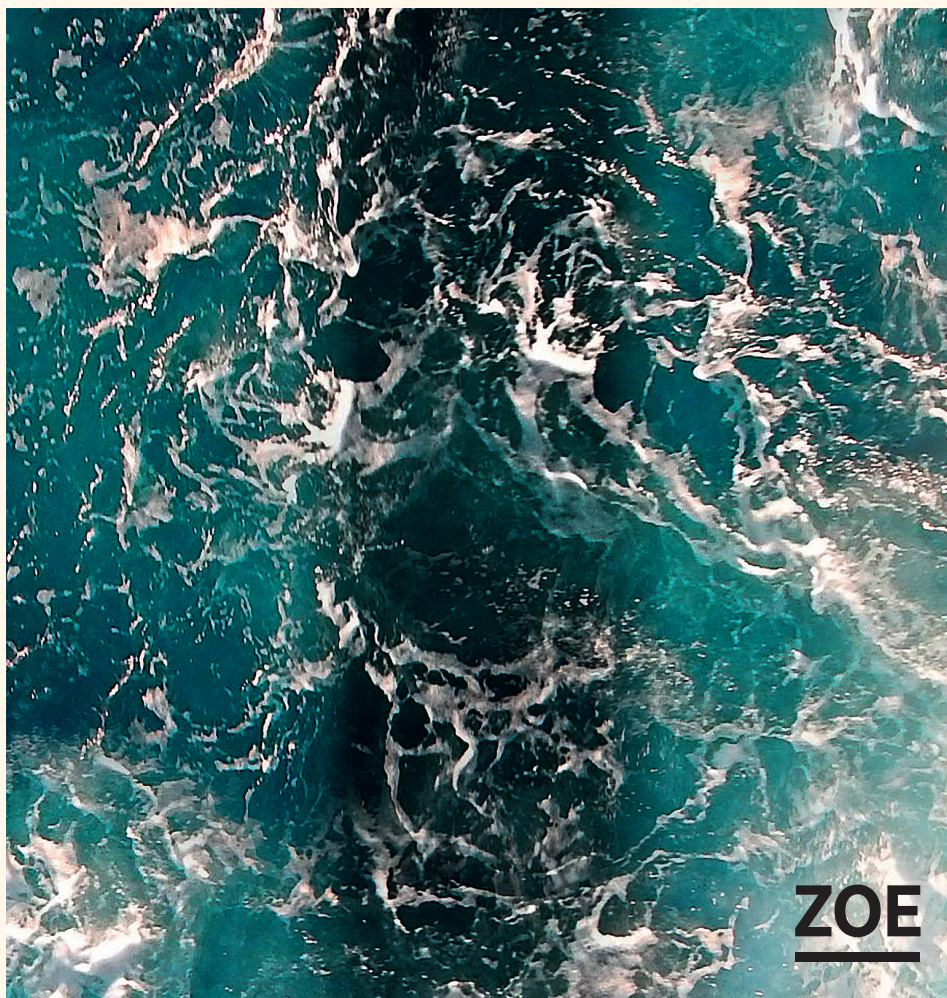


# Aude Seigne

## Une toile large comme le monde



**ZOE**

UNE TOILE LARGE COMME LE MONDE

AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Chroniques de l'Occident nomade, 2011*

Prix Nicolas Bouvier 2011

*Les Neiges de Damas, 2015*

AUDE SEIGNE

UNE TOILE LARGE  
COMME LE MONDE

**ZOE**

*L'auteure remercie de son soutien à l'écriture l'Office fédéral de la culture, ainsi que la Fondation Jan Michalski qui lui a permis de bénéficier d'une résidence d'écriture d'un mois.*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2017

[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Nicolas Seigne

ISBN 978-2-88927-458-1

ISBN PDF WEB: 978-2-88927-467-3

ISBN EPUB: 978-2-88927-466-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de la République et Canton de Genève, et de l'Office fédéral de la culture.*

Première partie  
Janvier



## 1.

Il est allongé au fond de l'océan. Il est immobile, longiligne et tubulaire, gris ou peut-être noir, dans l'obscurité on ne sait pas très bien. Il ressemble à ce qui se trouve dans nos salons, derrière nos plinthes, entre le mur et la lampe, entre la prise de courant et celle de l'ordinateur : un vulgaire câble.

Appelons-le FLIN.

Au fond de l'océan, on dirait qu'il neige, comme lorsque l'écran se brouillait sur les anciens téléviseurs cathodiques. C'est poétique, et organique : des cadavres de poissons émiettés, des détritiques du monde entier pulvérisés qui tombent depuis la surface. Dans le noir absolu des fonds océaniques, ce sont des flocons gracieux qui mettent six mois à atteindre le câble, mais ne le recouvrent pas, ne créent pas de duvet, l'analogie avec la neige s'arrête là.

Tout a commencé avec un bathyscaphe. Ce sous-marin spécialisé dans les grandes profondeurs



devait traverser l'Atlantique, trouver un trajet idéal pour FLIN, pour que son long corps – 7000 km tout de même – puisse s'étendre des plages bretonnes aux côtes américaines, pour que ne survienne devant lui aucun obstacle, aucun canyon abyssal ou volcan sous-marin. La dorsale océanique, sorte de colonne vertébrale traversant l'Atlantique du nord au sud et marquant la liaison des deux plaques continentales, devait, elle, être franchie, c'était une nécessité logique. FLIN se ferait discret, si profond, si fin, si calme, mais unirait ce qui était disjoint : deux continents séparés par un océan.

Autour de FLIN évoluent des créatures qu'on ne verrait que dans un documentaire. La neige marine vient nourrir des arthropodes, fétus de pattes dégoûtants qui côtoient des crabes araignées d'un mètre et des poux marins géants, affairés sur le cadavre d'un cachalot. Le cadavre d'un cachalot, ça n'existe presque pas, tant il est difficile d'envisager la mort d'un animal aussi volumineux. Celui-ci mettra des mois à se décomposer, prendra encore longtemps part à cet écosystème des ombres, forçant les baudroies et les anguilles à le contourner. Grâce à un vampire des enfers – pieuvre rouge si diabolique qu'on dirait un méchant chez Walt Disney – la scène est illuminée, éclairée du bout des tentacules par des bactéries bioluminescentes, halo de lumière blanche dans l'eau noire à 3000 mètres de fond.

Pendant des décennies, les cachalots étaient victimes des ancêtres de FLIN, les premiers câbles transatlantiques qui reliaient l'Europe à l'Amérique. Était-ce la faute des câbles de l'époque, moins solides, moins bien arrimés sur le plancher océanique, les cachalots les prenaient-ils pour des algues ou des jouets? Toujours est-il qu'ils s'y étranglaient, et mettaient ainsi fin à leur fabuleuse espérance de vie, comme quoi l'adage « les petites bêtes ne mangent pas les grosses » s'avère complètement faux.

Le bathyscaphe avait pour mission de délimiter une zone de 100 mètres de large, sans obstacle, d'un bout à l'autre de l'Atlantique. Un couloir qu'il faudrait ensuite viser, en affrétant un navire-câblé, qui traverserait l'océan à l'allure d'un escargot, déroulant FLIN derrière lui. FLIN était mis à l'eau, jeté comme une ancre ou un sac de nœuds. Oui, FLIN allait s'ancrer au fond de l'océan, y emportant toute l'humanité avec lui. Il fallait plusieurs heures pour qu'un segment de câble atteigne le fond, ça coulait lentement, très lentement dans les 3000 mètres d'épaisseur d'eau, de courants et d'animaux marins. Il a dû en voir des choses, FLIN.

J'aimerais vous dire qu'il ne le sait pas, FLIN, comment ça fonctionne, et qu'il n'y est pour rien, de

toute l'histoire qui s'apprête à commencer. Mais ce n'est pas vrai. Car si on prenait FLIN en coupe, si on le sciait dans la largeur de ses quelques centimètres, on verrait qu'il a toutes les informations en lui, qu'il est fait de différentes couches destinées à protéger son précieux centre. Il y aurait, de l'extérieur vers l'intérieur, du polyéthylène, du PET, de l'acier, de l'aluminium, du plastique résistant aux chocs comme aux températures, du cuivre. Il y aurait enfin, au centre, des fibres optiques, pulsations de lumières invisibles à l'œil humain permettant de transporter, chaque seconde sous l'océan, 145 millions de mails.

Les requins sont attirés par ce flux de données, cette effervescence aveugle qui a lieu loin de ses responsables. Ici c'est un jeune requin-crocodile qui s'approche de FLIN. Son corps fuselé serpente sur le sol comme s'il essayait d'en imiter la forme, le renifle, il sent bien que la bête n'est pas d'ici. Son nez pointu ricoche contre la couche extérieure, il essaie avec les dents, referme sa mâchoire autour du câble qui demeure impassible. Surpris par la rigidité de l'objet, les yeux noirs du requin se révulsent brièvement, il retente une timide morsure pour vérifier. Il s'éloigne en sillonnant le sable. FLIN est parfaitement intact.

Dans quelques heures, le soleil se couchera sur

cette partie de l'Atlantique. Le plancton se dirigera vers la surface, fuyant les ténèbres. Les créatures des profondeurs le suivront, puisqu'elles vont où va la nourriture, croisant le dangereux poisson-voilier et l'étrange poisson-lune, le solide nautille et le gélatineux blobfish. FLIN, lui, restera immobile, transportant loin des regards fichiers, mails, images, vidéos, et tout ce qui utilise de près ou de loin le *world wide web*.

## 2.

La sonnerie métallique du réveil retentit dans l'obscurité. Il lui faut quelques secondes pour savoir où elle est. Elle tend le bras dans la pénombre tiède, atteint l'angle exact de la table de nuit où se trouve le téléphone, glisse son doigt sur l'écran pour faire cesser l'effroyable bruit.

Les yeux à peine ouverts, elle marche vers la machine à café, en soulève la petite excroissance chromée qui fait office d'interrupteur. Ce bruit-là n'est pas numérique, c'est un bruit d'objet réel, un bruit de quelque chose qui bouge, ça s'est enclenché, ça chauffe à l'intérieur, elle ne sait pas trop comment ça marche. Ce qu'elle sait, c'est qu'il y a tout de même un câble, dans la machine, et un autre qu'il faut brancher sur le secteur. Quand elle retourne dans la chambre et lève le store – douleur mécanique des muscles encore endormis –, des nuages gonflés de pluie apparaissent. Elle s'en contente. Comme elle travaille depuis la maison, elle préfère que le ciel l'y encourage.

Elle revient à la cuisine, presse un citron qu'elle additionne d'eau tiède, plonge une pastille de vitamines effervescente dans un verre d'eau, fait couler le café noir, bien serré, dans une tasse à expresso. Elle dispose les trois récipients sur un petit plateau qu'elle emporte dans la chambre. Elle se remet au lit, dos calé par les coussins, couverture remontée sur les jambes. La dernière pièce de la composition est l'ordinateur portable qu'elle attrape sur sa table de nuit et déploie devant elle.

Ce matin, Matteo n'est pas là pour se moquer gentiment de ses habitudes, mais elle en sourit elle-même, imaginant leurs débats dans la cuisine. « Je ne vois toujours pas comment le jus de citron, qui est tellement acide, peut être bon pour la digestion. » Elle répondrait que c'est bon pour plein de choses, mais elle ne saurait plus quoi exactement. Et quand elle demanderait un cinquième café, plus tard dans la journée, Matteo soupirerait. Ce petit plateau, ses trois récipients, sont le reflet de ses contradictions.

Sur le site qu'elle ouvre sur l'ordinateur, elle saisit le numéro de vol de Matteo. Une carte du monde apparaît, recouverte d'icônes en forme d'avions qui lui font chaque fois penser à des insectes. L'agglutinement sur certaines zones – l'Europe, les États-Unis, les liaisons atlantiques – est spectaculaire. Elle

observe le ballet des vols quotidiens et leurs mouvements microscopiques sur la carte, par à-coups de pixels en temps réel. Elle se déplace ensuite vers l'icône rouge, celle qui représente l'avion de Matteo et dont le tracé depuis Zurich est indiqué par un dégradé arc-en-ciel en fonction de l'altitude. Matteo est là, dans ce Boeing 777 à destination de Singapour, à 11 887 mètres au-dessus de l'Inde.

Elle consulte ses mails, les réseaux sociaux, la presse en ligne. Sur Pinterest, elle fait défiler des images: un canapé moutarde devant une tapisserie au motif végétal, une minuscule maison écologique et des objets à fabriquer soi-même. C'est un univers doux qui l'absorbe, y règne une forme de beauté et d'éloge du pur souhait, du pur désir, de la perte de temps. Sur un blog «Lifestyle», elle retient un rire en cliquant sur l'article «Ce que votre lobe d'oreille dit de votre rapport au monde». Elle l'enregistre sur son ordinateur, dans un dossier qui change de nom au fil des années: Inclassable, Divers, Absurde.

Dans la colonne de droite d'un média en ligne, une publicité pour une compagnie d'assurance la surprend. C'est écrit «Chez nous, votre conseiller a un nom et un prénom» et l'encadré coloré, clignotant, retient son attention un instant. Le bruit de la rue par la fenêtre entrouverte, les gens qu'elle imagine serrés dans le bus pour se rendre au

travail, la multiplication mondiale de ces automatismes de normalisation de la vie, tout cela soudain l'étouffe comme si elle se trouvait elle aussi dans le bus. Elle se demande qui a inventé ce slogan. Elle se demande comment s'appelle la caissière du supermarché, à 100 mètres de chez elle, où elle se rend tous les jours. Elle se répète la phrase : « Comment pourrais-je ne pas connaître son nom et son prénom ? Comment pourrais-je ne pas connaître son nom et son prénom ? Comment pourrais-je ne pas connaître son nom et son prénom ? » Elle se demande comment elle, ils, on en est arrivés là. Elle revient à l'écran paradoxalement rassurant des nouvelles matinales : conflits en mer de Chine, touriste mort en prenant un selfie.

Sur un forum dédié aux nouveautés en matière de technologies du web, elle retrouve notre requin. Bien sûr ce n'est pas exactement lui, c'est une sorte de requin générique, l'immense et vilaine espèce des requins, tous mis dans le même sac. On le voit s'approcher d'un câble étendu dans l'eau cristalline. Au-dessus de la vidéo, le titre de l'article exploite adroitement le marketing des slogans accrocheurs : « Quand les requins piratent internet ». Elle clique. Elle se demande si le lien est sponsorisé. Ça l'embêterait d'avoir fait gagner de l'argent à un annonceur en cliquant sur ce titre facile, qui attise cependant sa curiosité.



L'article explique que les requins, en particulier les requins de type pélagique, peuvent causer des dommages aux câbles transocéaniques qui véhiculent les télécommunications. À la fin des années 1980, lors de l'installation des premiers câbles à fibre optique, ils ont même été responsables d'une série de pannes autour des îles Canaries. La presse de l'époque s'en était donné à cœur joie: «Les dents de la mer au service du chaos.» «Les îles coupées du reste du monde.» «Le requin et le canari.» Aujourd'hui la conférence de presse d'un CEO californien explique «qu'il faut faire quelque chose au sujet des requins». Un journaliste qui a vérifié ses sources réplique: «N'est-ce pas négligeable? On parle d'une attaque de requin par année, c'est moins que les câbles tranchés par les activités humaines, la pêche, les ancres.» Des chercheurs apportent leur éclairage: «Ce sont sans doute les ondes électromagnétiques émanant de la fibre optique qui les excitent.» Elle allume enfin son téléphone portable – beaucoup de choses qu'elle allume, chaque matin, beaucoup de touches pressées et de doigts glissés, beaucoup de reflets de pixels lumineux dans les yeux – et se prépare pour travailler.

C'est une de ces journées de transition. Matteo vient de partir pour un mois, la laissant seule à cette vie décousue qu'elle aime étrangement, cette

solitude active, cette mélancolie assumée. Avec le temps, elle a compris que son mode de vie posait des questions à son entourage. Sa grand-mère qui s'étonne que, mariés, bientôt trentenaires, elle et Matteo n'aient pas d'enfants, qui en attribue la cause au fait que « Matteo voyage tout le temps ». Ses amies lui demandent comment elle fait pour travailler depuis chez elle. « Moi, si je travaillais à la maison, j'arriverais pas à me motiver ! » La conversation tourne ensuite à la présence de collègues, de délais, de tout ce qui constitue « le cadre de travail ». Elle aimerait leur dire qu'elle est son propre cadre, et que c'est un soulagement d'éviter les collègues, l'open space, le rituel social autour de la machine à café. Mais elle pressent que cette réponse passerait pour prétentieuse. Elle se retient aussi de préciser qu'avec sa timidité et son physique de manga – d'origine sud-coréenne, adoptée à l'âge de trois ans –, ses collègues finissent toujours par la considérer comme le stéréotype de l'informaticienne surdouée.

Ce qu'elle aime dans la programmation, c'est décomposer la pensée. On dirait qu'il s'agit d'une métaphore, mais c'est à prendre au sens propre. Elle se rappelle les premiers exemples donnés par les instructeurs quand elle suivait des cours en ligne pour devenir développeuse web. Il y avait celui du bouton « Connexion », qu'on voit un peu partout, sur lequel on clique après avoir saisi

un nom d'utilisateur et un mot de passe. Il fallait décortiquer mentalement ce qui se passait :

il y a quelque chose d'affiché sur l'écran  
ce quelque chose est un bouton doté de propriétés  
forme, couleur, texte  
ce texte aussi a des propriétés  
lesquelles ?  
le fait d'être cliquable  
et d'engendrer, à partir du clic, d'autres actions

Il fallait ensuite concrétiser chacune de ces pensées grâce à un nombre réduit de commandes. Contrairement aux langues parlées, le langage informatique ne tolérait aucun bégaiement, aucune approximation. Si une seule parenthèse sur des milliers de lignes manquait, le programme ne fonctionnait pas. Si le langage ne permettait pas de faire une action, c'est qu'il fallait la décomposer en actions plus petites, encore et encore. Elle aime ce travail : chercher les unités minimales de sens, ces formes imperceptibles de l'esprit au moment où elles s'ébauchent mais avant qu'elles ne se forment. Elle développe désormais des sites entiers – comme une divinité concevrait des univers –, mais la programmation l'oblige toujours à visiter les plus infimes canalisations de la pensée, les veines du monde, leur système nerveux.

Elle enfile son casque audio. Le *Concerto n°3* de Rachmaninov retentit, emplissant l'espace entre la mousse et ses oreilles pour l'isoler du monde. Pour la programmation, toutes les musiques ne conviennent pas, en particulier les chansons à texte ou celles qui sont trop mélodiques. Une symphonie classique, des mantras gutturaux ou du métal halluciné hurlant avec une certaine constance, c'est ce qu'elle privilégie pour se couler dans la répétition inflexible des boucles et des conditionnelles.

Elle code depuis deux heures lorsqu'une nouvelle alarme, sur son téléphone, lui indique de se connecter à Skype. La sortie de transe est brutale, elle passe d'un vocabulaire informatique rigoureux à des êtres vivants, exprimant leurs intentions par une complexe superposition de signaux et dans un brouhaha où elle ne se trouve pas. Son supérieur direct obtient le silence puis se tourne vers l'écran pour la saluer : « Bonjour Pénélope ! » À côté de lui se tient une femme en tailleur gris, une représentante des ressources humaines que Pénélope n'a plus vue depuis son entretien d'embauche il y a quelques années.

### 3.

À Portland, Oregon, l'architecture résidentielle est faite de maisons en bois colorées, entourées de perrons végétalisés. Les câbles internet, frères ou cousins de FLIN, sont enterrés dans le bitume des routes et des trottoirs, émergent parfois pour s'étirer le long d'une façade ou entre deux poteaux télégraphiques. Si j'habitais là, je ferais volontiers comme June. J'enfilerais un jeans et un gros pull en laine, je poserais mon ordinateur dans la véranda, je descendrais les marches qui mènent au jardin. Je jetterais un œil aux plantes dans la lumière pâle de l'hiver tout en formulant un mail dans ma tête. Oui, un mail, mais les pieds dans l'herbe et le soleil sur les avant-bras. Je ne penserais pas que les câbles passent sous mes pieds et transportent les informations autour de la planète en un cinquième de seconde, je ne penserais pas que le chemin qui nécessite le plus de temps, c'est celui qui va de mon esprit à la transcription du mail. Je prendrais un café avec June dans la véranda, au moment où d'autres le prennent debout devant la machine à café de leur employeur. On s'entendrait bien.

June conçoit le matin, réalise l'après-midi. En 24 heures son cerveau fait le tour de la chaîne du travail, ce qui n'est déjà pas si mal et qu'on ne comparera donc pas à ce que fait internet dans le même temps. Le matin, elle lit les blogs qui nourrissent ses idées, répond à ses clients, gère sa facturation, sa communication et ses commandes. À midi, elle cherche des restes dans le frigo, les dévore au salon, installée devant une série TV – *New Girl* est le format parfait, 20 minutes, pas de cliffhanger et une vague ressemblance avec sa vie à elle, plusieurs hommes et une femme, mais la série est moins sexuée, plus édulcorée. Du matin au début de l'après-midi, elle économise ses forces pour la suite de la journée, pour l'effort de création qui arrive. Elle rejoint parfois Oliver dans son café-librairie, pour le dessert, ou Evan devant son bureau, pour le café, lui qui aime comme elle le prendre au soleil, même si ce sont deux mètres carrés de lumière sur le bitume d'un parking glacé.

Elle appelle son atelier le bunker, parce qu'elle s'y enferme tout l'après-midi, comme le président des États-Unis en cas de crise, avec le pouvoir d'agir sur l'extérieur, sur la vie des autres. Elle fabrique des cosmétiques à partir de produits naturels et compréhensibles, de plantes, de champignons et de minéraux, manière à elle de transsubstantier le

monde dans son coin. Elle aime se rappeler qu'elle ne fait que choisir les éléments et les soumettre aux lois physiques de la matière, qu'elle est passeuse et exécutrice, qu'elle guide la transformation du réel. Elle enfle ses gants en latex et sa blouse de chimiste, ajuste son masque, ses lunettes et sa charlotte, désinfecte le plan de travail et le matériel. La blouse est équipée d'un élastique sur chacun des poignets, qui est censé se refermer sur les gants afin qu'aucune portion de peau ne soit exposée. En réalité, il lui arrive souvent de remonter les manches parce qu'elle décide d'appliquer le surplus de sa préparation – le fond d'un bol, le dos d'une cuillère – directement sur sa peau, de s'imprégner déjà de ce qu'elle promet à autrui, de diriger la matière vers une nouvelle étape.

Aujourd'hui, elle confectionne un gel douche. Elle prévoit d'en fabriquer un gallon, qu'elle répartira en 8 bouteilles de 16 onces. Elle ferait volontiers le double, mais au-delà d'un gallon, la casserole devient trop lourde à porter et il lui faudrait demander de l'aide, alors qu'elle aime travailler seule. Elle commence par remplir une grande casserole d'eau, la pose sur la plaque pour un bain-marie. Dans une seconde casserole, elle vide une bouteille d'un demi-gallon d'eau filtrée, ajoute encore 3,5 onces mesurées au bécher gradué. Elle attrape ensuite la poudre de carraghénane, dérivée

d'algues rouges aux propriétés gélifiantes qu'a peut-être croisées FLIN dans ses pérégrinations subaquatiques. Il lui en faut une once et demie. C'est exactement le contenu d'une boîte, qu'elle tamise entièrement dans le récipient d'eau. La poudre se dissout lentement. June aide un peu avec le fouet, contemple les grumeaux qui tournoient et rapetissent au point de se confondre avec le reflet de la lumière. Lorsque le liquide devient homogène, June ôte la casserole du bain-marie, en égoutte le fond sur un linge épais, la dépose sur le plan de travail. Elle y ajoute progressivement le reste des ingrédients, mesurés préalablement dans des contenants séparés : 7 onces d'urée pour hydrater, un quart de gallon de sodium lauroyl sarcosinate issu de l'huile de coco pour nettoyer en douceur, 2 cuillères à café d'acide lactique pour corriger le pH, 4,4 onces de filtrat de radis fermenté pour conserver le mélange en tout cas six mois.

Au fil des ajouts, le produit s'est épaissi, opacifié et gélifié. Elle en retire chaque fois une étrange satisfaction, vérifiant l'impact de chaque ingrédient sur la préparation de base, comme une confirmation de la perméabilité du monde. Les substances qui existaient séparément il y a encore une heure n'en forment plus qu'une. Il y a encore une heure, elles étaient poudres ou liquides, acides ou basiques, parfois toxiques en raison de leur concentration,



